

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 56

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Honneur pour Honneur
Autor: Stéphane, Marie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256816>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche

Porrentruy

TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

LÉGENDES

autour du Château de Soyhières

Petit et gracieux est le village de Soyhières qui se cache entre les collines et les rochers, à la jonction des routes de Bâle et de Ferrette, sur les bords de la Birs, au pied d'un vieux manoir en ruines qui lui a laissé son nom et ses souvenirs.

Cette forteresse, on le sait, fut renversée par le tremblement de terre de 1356. Richard Stocker, châtelain de Delémont, l'avait achetée peu de temps après sa destruction. Il le fit rebâtir solidement et continua à l'habiter. Ulrich de Delle en fut possesseur, puis revint cette forteresse à Thiébaud VII, comte de Neuchâtel en Bourgogne. Lorsqu'éclata la guerre de Souabe, l'évêque de Bâle, qui avait droit de rachat sur ce château, invita les défenseurs à le mettre en état de défense. Les comtes de Neuchâtel ne tinrent pas grand cas des avertissements du prince évêque de Bâle, leur suzerain. Ils s'en repentirent amèrement, car quelques jours après, un corps d'Autrichiens ravagea la contrée, fit le siège du château de Soyhières, s'en emparèrent et y mirent le feu, en 1499. Cette grande forteresse ne se releva pas de ce désastre et resta à l'état de ruines tel qu'il est encore aujourd'hui. Le grand évêque de Bâle, Christophe de Barer de Wartensee, fit rentrer dans le domaine de l'Evêché cette seigneurie avec toutes ses appartenances pour le prix de 800 florins, le 15 mai 1576. Dès lors les évêques de Bâle restèrent paisibles possesseurs du vil-

lage et du château de Soyhières jusqu'en 1793.

Différentes légendes, de provenance celtique, ont leur origine au château de Soyhières. Quelques-unes sont citées par Hentzy, déjà en 1796. ¹⁾ Il raconte ainsi ce qu'il a appris au village de Soyhières : « Ses habitants crédules et visionnaires, m'ont assuré que des spectres effrayants apparaissaient fréquemment dans les ruines du château et que leurs ombres inquiètes ne peuvent goûter aucun repos. Selon ces braves gens, elles sont condamnées, en expiation de leurs crimes, à être les gardes des trésors volés, enfouis sous les voûtes de leur ancien domicile. La croyance populaire est qu'à l'heure de minuit des fantômes, armés de pied au cap, se montrent au haut de ses murures et y font la ronde jusqu'à ce que le chant du coq les force à rentrer dans leur prison souterraine pour y gémir sur des monceaux d'or mal acquis ».

On raconte aussi que beaucoup de gens avaient vu un chien noir aux yeux de feu, nommé Augenbrand, cherchant son maître, le comte Rodolphe de Sogren, assassiné en 1233. D'autres avaient rencontré plus d'une fois le cavalier mystérieux, le chasseur sauvage. Le soir, lorsqu'il n'y a plus qu'une lumière douteuse, il sort des redoutables cavernes de la Teufelsküchi, monté sur un petit cheval noir et coavert lui-même de vêtements sombres; son corps court et ramassé s'élève à peine au-dessus de la selle et son chapeau à larges bords est tellement enfoncé et rapproché de ses épaules qu'on

peut douter s'il y a une tête sous cette coiffure. Il galope dans la direction de Soyhières et sa vitesse est si grande qu'on croit entendre le bruissement de l'air qu'il fend dans sa course rapide, mais les pieds de sa monture ne laissent aucune trace sur le chemin qu'il parcourt. La poussière ne s'élève pas sous ses pas, l'eau et la boue, en temps de pluie ne jaillissent point sur son passage, mais, par contre les cavaliers qui le rencoignent hennissent d'épouvante et le voyageur s'écarte de son chemin avec terreur. Ce cavalier mystérieux ne dépasse jamais le vieux pont de Soyhières. C'est de cet endroit où le chien Augenbrand commence ses rondes nocturnes.

Pourquoi ce cavalier ne dépasse-t-il jamais ce vieux pont? Pourquoi n'y a-t-il que certaines personnes qui aient le privilège de voir ce sylphe? Ce sont là des questions indiscrètes, auxquelles ces personnes ne peuvent répondre.

Hentzy, que nous avons cité plus haut, n'avait sans doute interrogé à cet égard que peu de personnes, car alors, comme longtemps auparavant et encore après, on avait entendu des nains ou des fées fauchant à grand bruit durant les nuits d'été dans le pré de la Dame, sous la forêt au Donzel, au pied même du château. Toutefois ces personnes privilégiées affirment avoir vu le cavalier, elles citent des témoins, et cependant moins favorisés qu'elles, le peuple de nos jours ne voit dans ce mystérieux personnage, qu'un mythe, un souvenir celtique, insaisissable, comme les anneaux du déluge, en face du Vorborg. Peut-être que

1) Promenade de Bâle à Bienne, 1796.

de cœurs si légers avant de songer au repos de la nuit, causent une impression indéniable à Gauthier. Toute la poésie de sa religion et de sa patrie l'enveloppe de nouveau, et cette ambiance réveille soudain en lui l'énergie morale qui double la force.

Hier encore, il se demandait avec mélancolie si échanger l'infirmerie de Pékin pour l'hôpital militaire de Toulon, valait la peine de faire un tel voyage... Mais aujourd'hui il se félicite de l'avoir fait, car il sent, à n'en pouvoir douter, qu'il sera guéri aussitôt qu'il foulera le sol de la terre natale. Et c'est avec un profond soulagement, qu'après avoir passé la visite des médecins, il reçoit son congé de convalescence et l'autorisation de débarquer à Marseille.

Les canonnières sont parties chargées des blessés et des malades à destination de l'hôpital, l'ancre est levée; le *Mytho* fend de nouveau les flots bleus de la Méditerranée. La soirée est charmante, l'air est frais sans être froid; le soleil en descendant à l'horizon a laissé dans le ciel des traînées de pourpre dont le reflet incendie les vagues. Puis les nuages se parent de mauve et d'or pâle, se teintent de nuances dégradées du rouge au bleu inimitable des horizons infinis: c'est le dernier adieu de la lumière!

Les passagers quittent le pont et gagnent leurs cabines... Mais longtemps encore, le lieutenant Lenorcy s'absorbe dans la contemplation de ce splendide et changeant spectacle. La brise monte du large saine et parfumée de senteurs marines, un peu trop fraîche peut-être, mais telle qu'elle est elle semble exquise au jeune homme qui l'aspire avec délices, parce qu'elle est... la brise de France!

XXI

Depuis quarante-huit heures, M^{me} Lenorcy, M. de Verneuil et sa fille attendent à Marseille l'arrivée du *Mytho*.

Attente pleine d'anxiété où leur impatience n'a d'égale que l'inquiétude qui les

Feuilleton du Pays du dimanche 54

Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

Il connut dès lors tour à tour de douces et de cruelles alternatives. Assez bien portant pour entrevoir la vie nouvelle, qui l'attendait, pas suffisamment fort pour en envisager sans crainte les difficultés, après quelques heures d'excitation il retombait bientôt dans une tristesse voisine du découragement.

Enfin un soir, à l'heure de l'*Angelus*, le navire mouilla en rade de Toulon. Les cloches sonnaient au vol, et leurs vibrations joyeuses se répercutaient dans l'espace emplissaient l'air de leurs accents familiers à l'âme chrétienne. Dans cette fin de jour, ces appels à la prière, auxquels répondaient tant

la fumée de la locomotive effraie tous les fantômes, c'est ce qui est à croire.

A. D.

L'indissoluble lien

Sans scandale et sans bruit, leurs deux vies s'étaient un peu désunies.

En une heure de folie mauvaise, il avait parjuré les anciens serments, oublié ses pures tendresses, profané le culte idéal...

E le, gardant dans son âme très haute et très fière des délicatesses d'homme et des intransigeances de vertu absolue, n'avait jamais pardonné. Dans une horreur de toute compromission, une honte de toute souillure, elle avait fait...

L'âme brisée, le cœur mort, ainsi qu'une veuve, elle portait le deuil de ses bonheurs défunts et de ses espérances fauchées en leur prime fleur.

Un seul sourire dans cette vie a jamais désolée... Un seul rayon dans toute cette nuit... Une seule fleur parmi toutes ces ruines : la frêle existence qui s'abritait auprès d'elle, et, de son souffle léger d'oiseau, rythmait les sursauts de l'âme maternelle vite alarmée.

Pendant trois longues années, ses lèvres de femme ne donnaient d'autres baisers que ceux qu'elle nichait, ravie, aux fossettes du mignon visage ; ses bras ne connurent d'autres étreintes que celles dont elle enveloppait jalousement le petit corps gracieux et potelé ; ses yeux tendres ne se voilèrent d'extase que devant le sommeil et les yeux innocents de l'enfant... Et sa voix profonde, aux notes mystérieuses et sombres, résu-ma tous les mots d'amour en un seul, dans lequel vibraient toutes les ivresses :

— Ma fille !

Sur la tête blonde de Renée, elle écha-fauda les rêves d'avenir. Les consolants espoirs... Renée serait belle, aimée, heureuse ! Ses douleurs d'aujourd'hui... elles étaient la raison du bonheur dont Renée jouirait demain ! Oui, il serait juste, il serait bon que la destinée inclemente, lasse enfin de frapper, rendit à l'enfant les joies qu'elle avait volées à la mère ! Parfois, cessant de bercer sa poupée ou de chiffrer des rubans, la petite s'immobilisait, pensive... Ses yeux cherchaient de lointaines visions, ses lèvres frémissaient comme si des baisers oubliés y eussent tremblé...

Oppresse depuis la réception de la lettre de Gauthier. On ne trompe pas le cœur d'une mère ! L'officier a eu beau être laconique et ne parler qu'en termes vagues de sa santé, M^{me} Lenorey ne s'y est pas méprise. Elle a lu entre les lignes, et avec l'intuition de son amour maternel, elle pressent le danger qui menaçait son fils. De folles terreurs la réveillaient la nuit, lui suggérant les plus noires images. Ce n'est qu'à force d'énergiques résolutions et d'entière soumission à la volonté divine qu'elle parvint le matin à retrouver un peu de cette calme sérénité qui trompait ceux qui l'approchaient et la font paraître froide et indifférente.

M. de Vernueil va et vient comme une âme en peine. Quant à Chantal, par un privilège particulier aux âmes pures, elle ne s'inquiète pas. Elle attend le retour de son fiancé avec la même espérance naïve qu'elle

— Papa?... interrogeait-elle alors, tout bas.

— Il reviendra... répondait plus bas la mère.

— B'en'ô !... insistait l'enfant.

— Plus tard ! laissait brièvement tomber l'épouse trahie, rougissant du compassionnant mensonge, tandis que, dans son cœur, sonnait le glas des « jamais » désespérés...

Les interrogations enfantines, souvent répétées, recouaient d'appréhension et d'effroi le calme facies dont s'enveloppait l'âme endolorie, de M^{me} d'Aribes... Comme des cailloux jetés dans une eau dormante l'éveillent en ses mystérieuses profondeurs et font monter à sa surface d'inquiétants remous, ainsi le souvenir persistant de cette jeune mémoire soulevait, dans le cœur troublé de la mère, un monde de pensées angoissantes.

Renée, déjà grandelette, n'oublierait point son père... Son esprit, facilement distraité à présent, ne se contenterait bientôt plus de réponses vagues et imprécises... Elle voudrait deviner, comprendre, sachant, elle jugerait, peut-être !

Ce père, dont elle se rappelait les caresses, elle demanderait à le voir... Et lui qui l'aimait tant autrefois, sa fille !... Il faudrait la lui donner, la lui prêter, au moins ! Et s'il ne voulait plus la lui rendre ?... S'il l'emportait un jour, très loin ?

Non, jamais elle ne la quitterait, pas pour une journée, pas pour une heure ! Elle la garderait, jalousement, pour elle seule, bêtise dans les bras maternels qui sauraient la défendre, la cacher !...

Ce ne fut point le père qui vint voler l'enfant...

Une autre ravisseuse, impitoyable, hideuse et sinistre, dénoua l'ardente étreinte ! Sournoise et brutale, elle entra dans la maison... Sur le doux nid de satin et de dentelles, elle étendit son ombre glacée... palissant les roses des lèvres, immobilisant les frères menottes, et ignorant l'azur des yeux, à peine laissa-t-elle à la petite voix affaiblie le temps de murmurer un adieu :

— Au revoir... à toi... et à papa !...

Et tandis que les mots flottaient encore au dernier souffle, la livide voleuse emporta l'âme blanche en ces pays inconnus, très lointains, d'où les enfants ne reviennent plus et où les mères ne peuvent les suivre...

Debout près du petit lit vide, comme jadis la mère des douleurs au pied de la croix, la jeune femme sonde l'abîme des désolations terrestres !

D'autres mères, trop de mères douloureuses enseveliraient comme elle leur cœur déchiré, leur âme broyée aux parois closes

à ce foyer la proclamation de son innocence. Aussi a-t-on eu mille peines à obtenir qu'elle n'accompagnât pas son père et M^{me} Lenorey au quai de débarquement. Elle a cédé, non par crainte d'une mauvaise nouvelle, mais uniquement par délicatesse, pour ne pas empiéter sur la joie du premier revoir entre la mère et le fils ; et elle ne peut résister au désir de sortir voilée pour se mêler à la foule compacte et affairée qui fourmille aux abords du débarcadère.

Des mains se tendent et se serrent avec effusion ; des baisers s'échangent, des exclamations joyeuses se font entendre, se perdant dans le tumulte et les cris de « garde à vous » des portefaix chargés de malles, les jurons des matelots et les protestations des passants que l'on bouscule.

S'approchant au bras du baquetier, M^{me} Lenorey, debout à une légère distance de la

d'un étroit cercueil. Mais du moins leur faiblesse s'étayerait d'une force. Leur deuil ne serait point solitaire, à leurs larmes se mêleraient d'autres larmes !

Elle ? Seule au chevet d'agonie, elle demurerait seule au petit tombeau.

Et ces deux solitudes, solitude d'une mort, solitude d'une vie, furent le creuset terrible où M^{me} d'Aribes éprouva le « commun » des humaines douleurs.

(A suivre.)

Proverbes persans

Quand le ventre est vide, le corps devient esprit ; mais, quand il est rempli, l'esprit devient corps.

Votre secret est votre esclave si vous le gardez, vous êtes le sien si vous le déclarez.

Il y a deux sortes d'hommes misérables : celui qui cherche et ne trouve point, celui qui trouve et n'est pas content.

Ce que vous mangez se tourne en nourriture, ce que vous donnez se change en joie.

La valeur ne se connaît que dans la guerre, la sagesse dans la colère, l'amitié dans le besoin.

Si un roi cueille une pomme dans le jardin de son sujet, les courtisans arrachent l'arbre à la racine.

Sur la tête de l'orphelin le barbier apprend à raser.

Mon cœur est sur mon fils, celui de mon fils est sur la pierre.

Baise la main que tu ne peux couper.

Jouis, voilà la sagesse ; fait jouir, voilà la vertu.

La patience est la clef de toutes les portes et le remède à bien des maux.

Le chat est un tigre pour la souris ; mais il n'est qu'une souris pour le tigre.

Les chiens ont beau aboyer à la lune ; la lune n'en brille pas moins.

Le portier d'un sot peut toujours dire qu'il n'y a personne au logis.

passerelle, interroge d'un regard anxieux et impatient chaque visage qui paraît. Un frisson d'inquiétude la secoue. Pourquoi donc son fils ne sort-il pas aussi ?... La foule s'éclaircit, se disperse peu à peu, et Gauthier ne paraît pas encore.

C'est que le jeune homme ignore qu'on l'attend, et redoutant pour ses forces chancelantes la cohue du premier moment, il laisse les plus pressés faire place aux autres. Enfin le ton ultime s'apaise, un calme relatif s'établit, l'officier en profite pour débarquer à son tour.

Le voici !...

Est-ce bien lui ? Oui ! Bien qu'il soit méconnaissable tant il est changé, le cœur de sa mère ne peut s'y tromper. Elle quitte le bras sur lequel elle s'appuyait et s'élance au-devant de l'arrivant.

(A suivre.)